

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR F. BOCOURT, GARDE DES GALERIES HONORAIRE,

PAR M. LÉON VAILLANT.

BOCOURT (Marie-Firmin) naquit rue des Carmes, le 19 avril 1819; son père, graveur en taille-douce, coopérait à l'exécution des planches du célèbre ouvrage *La description de l'Égypte*. La proximité du Jardin des Plantes, où il passa son enfance et sa première jeunesse, l'exemple paternel, l'entraînaient vers les sciences naturelles et le culte des arts; bien jeune encore, il marquait ce double penchant.

Vers 1834, on venait de modifier les services de zoologie en attribuant à chacun d'eux un préparateur spécial; jusqu'à cette époque, un laboratoire unique répondait, pour le soin des collections, aux quatre chaires. Merlieux, sculpteur non sans mérite auquel on doit avec quelques-unes des statues, Tritons et Néréides, qui ornent les vasques de la place de la Concorde, une partie des sculptures de la fontaine du square Notre-Dame et différents bustes, était employé dans le service de l'Anatomie comparée pour l'arrangement des ossements fossiles. S'intéressant au jeune Bocourt, dont il avait pu apprécier les aptitudes, il le recommanda à Bibron, aide-naturaliste et collaborateur de C. Duméril, professeur dirigeant le service d'Herpétologie depuis la mort de Lacépède. Son protégé fut nommé et entré comme préparateur dans le laboratoire, le 10 septembre; il ne trompa point les espérances de ceux qui l'avaient choisi.

Témoignant déjà d'un goût prononcé pour le dessin, Bocourt s'empressa de suivre les cours de Redouté et de Chazal, alors professeurs au Muséum, cours qui avait lieu dans la dernière salle sud de notre ancien bâtiment, où se trouva longtemps le Buffon de Pajou, laquelle, à cette époque, servait de bibliothèque. Ses progrès furent rapides, et les Reptiles de la Ménagerie qui, en 1838, fut installée, lui fournissant des sujets d'étude, il fut conduit à perfectionner singulièrement le montage de ces animaux, préparés jusqu'alors sans aucune grâce, de la manière la plus défectueuse. Citons de cette époque un des trois Caïmans achetés à (on pourrait presque dire : avec) Vallée, le premier gardien de cette Ménagerie qu'il montrait auparavant à la foire de Saint-Germain-en-Laye. Cette pièce se trouve dans nos galeries; on y constate avec quel soin avaient été observés sur le vivant les mouvements de l'animal. Dans cette voie, Bocourt ne cessa jamais de tendre vers une perfection de plus en plus grande, et nombre des animaux qui ornent nos vitrines montrent que si, dans ce genre de travail, on a pu l'égalé, il n'a jamais été surpassé.

Grâce à son talent artistique, il commença également à enrichir le service de dessins muraux, qui excitèrent justement l'admiration par une solidité d'exécution telle, que, traités par les procédés de l'aquarelle, ils

peuvent, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec la peinture à l'huile. Aucun genre ne lui était d'ailleurs étranger : on lui doit le dessin et la gravure pour le portrait de Bibron, paru, après la mort de ce savant, dans l'*Erpétologie générale* ; vous vous rappellerez qu'à l'une des dernières réunions des Naturalistes du Muséum, j'offrais, de sa part, une lithographie représentant Constant Duméril avec une vérité frappante pour tous ceux qui ont connu ce vénérable professeur. La liste de travaux de cet ordre serait longue, je me contente de rappeler ici le vélin représentant un Lézard (Cyclure de Harlan), observé à la Ménagerie des Reptiles, qui figurait à l'Exposition de 1861. Cette œuvre obtint un légitime succès en raison de la difficulté que Bocourt avait su vaincre, de pousser l'étude des détails les plus minutieux à un point incroyable, sans aucune sécheresse dans l'exécution et en donnant un aspect de vie, qui manque trop souvent à nos dessins d'histoire naturelle. Cette idée de concilier l'exactitude scrupuleuse et le côté artistique fut sa constante préoccupation.

M. de Montigny ayant demandé au Muséum de vouloir bien désigner une personne pour se rendre au Siam y chercher un don considérable d'animaux vivants, qu'avaient, à sa demande, offert les rois de ce pays, Bocourt fut choisi comme présentant toutes les garanties désirables, étant « à la fois un dessinateur habile, un excellent préparateur et un naturaliste familiarisé avec la plupart des branches de la zoologie », suivant les termes mêmes dont se servit Henri Milne Edwards dans le rapport présenté à l'Assemblée des professeurs du Muséum au retour de ce voyage. Parti le 5 septembre 1861, Bocourt ne revint que le 15 novembre 1862, ayant justifié, et au delà, les espérances qu'on avait fondées sur lui. Les récits de ses excursions avec l'abbé Larnaudie des missions étrangères, dont notre établissement a pu, en maintes occasions, apprécier le zèle pour les recherches d'histoire naturelle et qui déploya une extrême activité en vue d'assurer le succès de cette expédition, ses souvenirs des chasses aux Éléphants sauvages, auxquelles il avait assisté avec les rois du Siam, étaient d'un vif intérêt. Quant aux résultats scientifiques, il suffit de renvoyer au rapport cité plus haut ; on y trouvera le détail des collections importantes que cet intelligent et zélé voyageur avait su réunir en un temps relativement court.

A peine était-il revenu, n'ayant pas encore eu le temps de mettre en œuvre les précieux documents de ce premier voyage, qu'on le chargeait d'en entreprendre un autre avec la Commission que le Gouvernement impérial formait pour l'étude scientifique du Mexique. Bocourt était trop pénétré de son devoir, trop dévoué aux intérêts du Muséum, pour se dérober à cette nouvelle charge, et il s'embarquait vers la fin de l'année 1864. Mais les événements obligèrent de modifier le projet primitif, l'état politique du pays désigné n'en rendait plus l'accès possible à un naturaliste ; l'Administration supérieure consentit à ce que les fonds accordés reçussent

une application un peu différente et autorisa le voyageur à se rendre dans l'Amérique centrale, au Guatémala. Pendant plus de deux années, Bocourt resta dans ce pays, le parcourant en tous sens sans interrompre un instant ses travaux. Débarqué à Bélize, il descendait de là au lac Isabal, puis se rendait dans l'intérieur, visitait la Haute-Vera-Paz, les localités montagneuses de Solola et de Totonikapam, enfin, après de nombreuses allées et venues dans ces régions, arrivait sur le bord du Pacifique où il séjournait près d'un mois (11 juin au 8 juillet 1866) dans les pêcheries situées vers l'embouchure du Nagualate, au milieu de quelques familles indiennes de race mélangée, lesquelles se livrent sur ce point à la capture et la salaison du poisson. Il s'embarquait ensuite à San-José de Guatémala pour redescendre le long de la côte ouest de l'Amérique centrale et gagner Panama, en s'arrêtant, sur le parcours, à la Libertad, la Union, Realejo, Punta-Arenas, touchant ainsi successivement les États de San-Salvador, de Nicaragua, de Costa-Rica, où il s'occupait de rechercher encore ce qui lui parut intéressant pour le Muséum, et rentra en France en 1867.

Au cours de ce voyage, d'importantes collections furent expédiées au Muséum, nous ne comptons pas moins de neuf envois, sans parler de ce que le voyageur rapportait avec lui. Outre les notes précieuses qu'il avait rassemblées, Bocourt exécuta, à l'aquarelle, nombre d'admirables croquis relatifs surtout aux Reptiles, aux Poissons, aux Mollusques, animaux dont les teintes, magnifiques à l'état de vie, disparaissent, on ne le sait que trop, avec les moyens de conservation actuellement usités. Ces dessins, dus à un homme qui unissait à la fois au savoir du naturaliste l'habileté d'un artiste de premier ordre, ont une valeur incomparable et furent d'ailleurs utilement mis en œuvre.

Deux importants voyages si avantageusement accomplis, ses travaux incessants, faisaient acquérir à leur auteur une juste estime dans le monde scientifique; le Gouvernement voulut le reconnaître en le nommant chevalier de la Légion d'honneur, distinction à laquelle Bocourt resta très sensible.

De retour enfin au Muséum, il entreprit, de concert avec son chef, le professeur Auguste Duméril, de faire connaître ces richesses dans la publication commencée alors sous le titre de *Mission scientifique au Mexique et dans l'Amérique centrale*. Cette collaboration heureuse, dans laquelle les auteurs, sans se spécialiser absolument, s'étaient cependant partagé le travail, l'un devant s'occuper plutôt de la partie descriptive, l'autre de la partie iconographique, eût permis de conduire rapidement l'œuvre à bonne fin, si la mort inopinée de l'un d'eux, à peine la première livraison parue, ne fut venue brusquement l'interrompre. Bocourt n'hésita pas à continuer seul la tâche commune, mais le travail devenait excessif et ne pouvait plus avancer qu'avec lenteur.

Cependant nommé garde des galeries, le 16 décembre 1874, position

réservée comme honorable retraite à un ancien employé, et nul ne pouvait en être plus digne, il se trouva avoir plus de temps pour se consacrer au labeur gigantesque qu'il avait assumé, n'ayant plus à remplir les occupations multiples dont, comme préparateur, il s'acquittait avec un zèle et une conscience au-dessus de tout éloge. Aussi pour cet ouvrage à peine commencé, dans lequel les Chéloniens et les Crocodiliens seuls avaient paru, il achevait l'ordre des Sauriens et poussait l'étude des Ophidiens de manière à terminer, ou peu s'en faut, les Serpents aphobérophides, publiant. il y a peu d'années, la dix-septième livraison, ce qui représente un texte de près de 900 pages, accompagné de 90 planches, justement appréciées tant en France qu'à l'étranger pour leur exactitude scrupuleuse et leur incomparable exécution.

En 1892, de nouveaux règlements le firent mettre à la retraite; toutefois, pour lui permettre de poursuivre d'aussi importants travaux, ayant aussi égard à ses longs et loyaux services. l'Administration, sur les instances de notre directeur, Alphonse Milne-Edwards, l'autorisa à conserver le logement qu'il occupait au Muséum, en le nommant garde des galeries honoraire.

Bocourt avançait en âge et, malgré son tempérament robuste, sa vie sobre et réglée commençait à en ressentir les atteintes. Une chose le tourmentait entre toutes, sa vue faiblissait, une opacité cristalline de l'œil droit l'empêchait même absolument de se servir de cet organe, et la difficulté qu'il éprouvait à continuer ses occupations favorites lui pesait lourdement. Malgré l'insistance qu'on put mettre auprès de lui pour l'en détourner, il se fit opérer au commencement de l'année dernière. Malheureusement, par suite de circonstances qui l'empêchèrent de suivre avec la rigueur voulue le traitement consécutif, le résultat ne répondit point aux espérances qu'on aurait pu concevoir. Dès lors, ceux qui l'entouraient ne purent se dissimuler quel coup avait frappé ce magnifique vieillard; nous le vîmes de jour en jour s'affaiblir et, malgré l'énergie extraordinaire qui le faisait, encore à la fin de janvier, venir dans ces collections où s'était passée son existence, il s'éteignait le 3 février 1904.

Simple dans ses goûts, se contentant des jouissances que lui donnait son amour de l'art, Bocourt avait toujours négligé ses intérêts matériels, ne songeant même pas à réclamer les augmentations de traitement auxquelles son ancienneté lui donnaient droit; modeste au delà de toute expression, il resta, peut-on dire, toujours dans cette situation de préparateur, peu en rapport avec son mérite personnel et les services par lui rendus à la science. Fidèle et dévoué serviteur, sa consolation suprême fut de mourir dans ce Jardin des Plantes, auquel il avait consacré soixante-dix ans de son existence, sans autre idée que d'accomplir fidèlement son devoir et de se dévouer au bien de l'établissement qui l'avait accueilli.

---